

EN MAI  
FAIS CE QU'IL  
TE PLAÎT



NORD-OUEST ET PATHÉ PRÉSENTENT

**AUGUST  
DIEHL**

**OLIVIER  
GOURMET**

**MATHILDE  
SEIGNER**

**ALICE  
ISAAZ**

**MATTHEW  
RHYS**

**LAURENT  
GERRA**

# EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT

UN FILM DE  
**CHRISTIAN CARION**

DURÉE : 1H54

**AU CINÉMA LE 4 NOVEMBRE**

**DISTRIBUTION ET PRESSE**

PATHÉ FILMS AG

Neugasse 6, 8031 Zürich 5

Tél. : 044 277 70 83

Fax : 044 277 70 89

[jessica.oreiro@pathefilms.ch](mailto:jessica.oreiro@pathefilms.ch)

[www.pathefilms.ch](http://www.pathefilms.ch)



Matériel téléchargeable sur [www.pathefilms.ch](http://www.pathefilms.ch)

# L'HISTOIRE



Mai 1940. Pour fuir l'invasion allemande, les habitants d'un petit village du nord de la France partent sur les routes, comme des millions de Français. Ils emmènent avec eux dans cet exode un enfant allemand, dont le père opposant au régime nazi est emprisonné à Arras pour avoir menti sur sa nationalité. Libéré dans le chaos, celui-ci se lance à la recherche de son fils, accompagné par un soldat écossais cherchant à regagner l'Angleterre...

# BIOGRAPHIE DE CHRISTIAN CARION

Christian Carion développe une passion pour le cinéma dès son plus jeune âge. Après un bac C et une classe prépa, il intègre une école d'ingénieur, respectant ainsi les souhaits de sa famille. Mais sa passion pour le septième art ne le quitte pas. Il loue une caméra vidéo, se met à « bricoler des films sans intérêt » selon ses dires, puis fait la rencontre de Christophe Rossignon, qui débute alors sa carrière de producteur. Ce dernier produira d'ailleurs son dernier court métrage, « Monsieur le député », en 1999.

En 2001, Christian Carion tourne son premier long métrage, dirigeant le tandem Michel Serrault/Mathilde Seigner dans UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS, un hommage à ses origines agricoles, qui séduit 2,4 millions de spectateurs français.

Fort de ce succès, le cinéaste s'attaque à un projet plus ambitieux, initié en 1993 : JOYEUX NOËL. Présentée Hors Compétition au Festival de Cannes 2005, cette fresque historique du début de la Première Guerre mondiale réunit un casting franco-germano-britannique composé notamment de Guillaume Canet, Diane Kruger, Dany Boon, Gary Lewis et Daniel Brühl. Sorti

en novembre 2005, le film attirera plus de 2 millions de spectateurs en France et concourra notamment, aux Oscars et aux Golden Globes, dans la catégorie Meilleur film étranger.

Fidèle à ses comédiens, Christian Carion retrouvera deux ans après Guillaume Canet en tournant L'AFFAIRE FAREWELL, un thriller d'espionnage inspiré de faits réels et également interprété par Emir Kusturica.

Le film sortit en 2009 et attira 800 000 spectateurs sur le territoire Français. Il fut sélectionné dans un certain nombre de festivals étrangers comme Toronto, Telluride ou Valence (Espagne), obtenant plusieurs prix de la critique et un prix d'interprétation pour Emir Kusturica.

EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT est le 4ème film de Christian Carion, basé en grande partie sur le témoignage de sa mère ayant vécu l'exode de Mai 1940.

8 Millions de personnes à l'époque, laissèrent tout derrière eux pour fuir la guerre et essayer de vivre ailleurs.

# ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN CARION



Il y a longtemps que vous avez en tête l'histoire de **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT** ?

Pour être honnête, je ne sais plus à quand remonte mon envie d'en faire un film. Mais il est certain que le moment de l'exode, ce mois de mai 1940, est un mois qui a marqué profondément ma famille et dont j'ai eu le récit tous les dimanches, lors de toutes les communions, de tous les baptêmes ! Quand on est enfant et que l'on entend ces récits, on les magnifie un peu. Dans mon panthéon des grandes histoires, celle de mai 1940 avait une place de choix. Au fur et à mesure que l'envie de cinéma a pris le pouvoir en moi, je me suis dit qu'il y avait matière à faire un film. Mais j'étais conscient de l'ampleur et des difficultés du film, comme **JOYEUX NOËL** qui était mon premier désir de long métrage. J'ai dû d'abord passer par une étape intermédiaire : **UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS**. Il s'est avéré que **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT** a été plus compliqué à réaliser que **JOYEUX NOËL**. Finalement ce film est arrivé au bon moment.

Avec **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT** vous mêlez encore l'intime et l'historique...

Oui. C'est mon quatrième film et ils sont directement liés à ma famille, à mon histoire personnelle. **UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS** est en lien avec l'histoire de mes parents agriculteurs. Élevé dans le Nord, j'ai baigné dans l'histoire de la Guerre de 14, le sujet de **JOYEUX NOËL**. Même **L'AFFAIRE FAREWELL** a un rapport avec ma famille, car François Mitterrand était un dieu vivant pour mon père. Mais pour **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT**, je ne peux pas être plus en relation avec ma famille. D'ailleurs j'ai bousculé mes priorités pour faire rapidement ce film, qui sera le cadeau d'anniversaire de ma mère pour ses 90 ans. Cette histoire, c'est elle qui me l'a racontée. Avec ce **EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT** j'ai l'impression de clore un chapitre, celui où je portais mon regard d'enfant sur mes parents. Je vieilliss, je vais devoir passer à autre chose, avoir des désirs de cinéma différents.



**Qu'est-ce qui vous a marqué dans le récit de votre maman ?**

Ma mère m'a dit que c'était un des plus beaux mois de sa vie. Le plus chaud du 20<sup>e</sup> siècle aussi ! Ils dormaient à la belle étoile. Elle était éclairieuse sur son vélo, comme l'institutrice dans le film. Comme elle, ma mère n'a pas toujours raconté ce qu'elle voyait. C'était un monde renversé. Mais pour quelqu'un qui avait 14 ans à l'époque cela avait quelque chose de formidable. J'ai essayé de toujours garder en mémoire cette énergie, cette envie de vivre, qui nous ont guidés à l'écriture du film. J'ai travaillé sur ce projet avec Laure Irrmann, qui m'avait déjà épaulé sur L'AFFAIRE FAREWELL et Andrew Bampfield pour nous apporter la touche British.

**Outre les souvenirs de votre maman, qu'est-ce qui a nourri l'écriture du film ?**

Je gardais un souvenir jouissif de l'écriture de JOYEUX NOËL car j'avais sous la main tous les témoignages de soldats qui avaient fraternisé. Pour EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT j'avais donc le témoignage de ma mère, mais je me suis dit que j'aimerais bien recueillir d'autres histoires. Je suis allé chez France 3 Nord-Pas-de-Calais et Picardie pour m'adresser aux téléspectateurs et collecter leurs témoignages de mai 1940, en leur disant : « Je voudrais faire un film qui donne corps à tout ce que vous avez vécu à cette époque. » Nous avons été submergés de témoignages : beaucoup de lettres, mais aussi des journaux de bord, des enregistrements faits auprès de papais et de mamies dans les maisons de retraites... Nous avons reçu des choses inimaginables, comme ce témoignage où les enfants tombent sur un soldat allemand qui agonise et leur demande de l'aider à mourir plus vite. Ce que j'ai eu envie de reconstituer dans le film.

**Est-il facile de financer un tel film ?**

Je me souviens d'une réunion très importante avec Jérôme Seydoux le jour où je lui ai annoncé que je voulais faire un film sur l'exode. Il m'a dit : « L'exode c'est la débâcle, ce n'est pas une belle France, c'est sinistre, pourquoi faire un tel film ? » Je lui ai répondu : « Toutes proportions gardées, lorsque que nous regardons TITANIC, nous savons bien qu'à la fin le bateau coule ! L'exode de mai 1940, c'est la France qui coule. Ce n'est certes pas très beau à voir, mais comme sur le Titanic, sur les routes de France il y a des gens qui veulent vivre, survivre. Ce qui m'intéresse c'est l'énergie de ces gens qui ne veulent justement pas couler. Je vous propose de faire un film à hauteur des Français qui étaient sur les routes et qui ne voulaient pas sombrer. » Je lui ai également dit que je souhaitais réaliser un western, un film avec des chevaux, des chariots, des grands espaces... Finalement, nous avons eu l'accord de Pathé et j'ai pu faire le film que je voulais.

**Et le faire sur les routes de France...**

Pour des raisons économiques, nous avons dû choisir, à un moment donné de tourner en France ou à l'étranger. J'ai coupé court aux discussions : « Si vous m'emmenez comme pour JOYEUX NOËL en Roumanie ou au fin fond de la Bulgarie, le tournage coûtera moins cher mais cela sera nul parce que les gens ne seront pas concernés par notre histoire ! » Nous avons donc choisi de tourner dans le Pas-de-Calais, là où les gens ont véritablement vécu l'exode. Les figurants venaient de familles qui avaient toutes vécu cette histoire.

### Comment avez-vous géré cette foule de figurants ?

EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT est un film choral, avec des Français, un Allemand et un Écossais. Mais il y a cet autre personnage qui est très important : le village, le convoi qui circule avec eux. Je n'avais qu'une angoisse : celle de la reconstitution historique. Comme sur JOYEUX NOËL ou sur L'AFFAIRE FAREWELL. C'est-à-dire le côté trop propre, trop parfait. Pas assez vivant. Pour éviter cela, nous avons choisi des figurants locaux à qui nous avons donné des costumes qu'ils ont dû gérer eux-mêmes. Nous n'avons pas prévu d'habilleuse pour eux. Nous voulions qu'ils s'approprient les costumes : ils ont dû s'habiller et vivre avec. Nous leur avons coupé les cheveux comme en 1940, mais ensuite tous les matins, les figurants se coiffaient eux-mêmes. Par la suite, il n'y avait plus de respect, au bon sens du terme, du vêtement. On était sur les routes, il faisait chaud, donc tout le monde était débraillé, personne n'aurait pu le faire pour eux ! Cela venait naturellement et non de l'équipe H.C.M. (habillage, coiffure, maquillage). Ce qui était une économie certes, mais surtout un gain de réalisme. Le convoi faisait 300 mètres de long. Il ne se déplace pas n'importe comment. Il ne fait pas demi-tour en claquant des doigts. Nous nous sommes retrouvés dans une logistique de tournage compliquée. Et je me suis dit que je ne pourrais pas filmer les acteurs et ce qui se passait dans le convoi en même temps. Or j'étais persuadé que ce qui allait arriver dans le convoi serait très intéressant. Nous avons alors engagé un cadreur, une sorte de frère jumeau de Pierre Cottreau, le chef opérateur du film, à qui nous avons donné une caméra, que l'on a habillé dans le style de « mai 40 » et que l'on a placé dans le convoi. Il était avec eux, il vivait parmi eux et en fonction du mouvement, il filmait ce qui se passait. On a énormément puisé dans ses images car elles rendent bien la vie du convoi. Sans compter les interférences ou les points de contact avec l'action principale. C'était fabuleux à faire. Nous avons trouvé une couleur, une vérité dans les visages, dans les attitudes, que je n'aurais jamais espérées.

### On compare parfois les cinéastes à des généraux. Vous sentiez-vous dans ce rôle ?

J'ai eu davantage le sentiment d'avoir été général de brigade sur JOYEUX NOËL que sur EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT. Sur JOYEUX NOËL, la coordination des séquences de fraternisation était compliquée. Cela n'a pas été le cas pour EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT. Le travail le plus important pour moi, une fois que le scénario correspond à ce que l'on veut faire, est d'emmener toute une équipe dans une même direction. C'est cela le plus difficile. Je passe un temps énorme sur le plateau à faire en sorte que tout le monde ressente la même envie. Je crois à l'envie, au bonheur de faire, à des choses aussi simples que celles-là. Si les gens sont heureux sur le plateau et qu'il y a un « bonheur de faire » alors tout cela rejaillira sur le film. Sur EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT j'ai eu une équipe parfaite, autant pour le tournage que pour la post-production. La dream team.





**Pour EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT vous avez travaillé avec Pierre Cottereau qui a à la fois signé la photo de films historiques comme L'ORANAIS ou plus intimistes comme BRODEUSES. C'est ce mélange qui vous a fait opter pour ce chef opérateur ?**

Exactement. J'avais vu son travail et notamment CAFÉ DE FLORE, que j'avais trouvé dément. Je me suis dit : « Ok, je vois bien la palette, maintenant voyons le bonhomme ». J'allais passer plus de trois mois avec lui. Nous nous sommes retrouvés dans un café et au bout de cinq minutes, j'ai senti que j'allais vivre des bons moments avec lui, pendant tout le tournage. J'essaye toujours de savoir pourquoi les gens veulent travailler sur mes films et de peser ces raisons. Il était évident que Pierre Cottereau avait envie de se « cogner » un film qui est d'un côté l'histoire du village sur les routes et de l'autre l'Allemand et l'Anglais qui fuient l'envahisseur.

Cette construction l'intéressait. Nous avons également les mêmes références cinématographiques.

**Lesquelles ?**

Nous avons revu tous les films de Terrence Malik. Pour l'espace, la nature. Ce cadre dans lequel les gens circulent est pour moi un vrai personnage que l'on devait ressentir. Ma mère m'avait dit que les champs - qui représentaient pour elle le travail, elle les avait traversés au moment de l'exode comme un décor qu'elle ne savait plus voir.

J'ai cherché comment traduire cela dans mon travail, notamment dans la composition de l'image. Pour l'autre partie du film, avec ces personnages talonnés par la guerre, nous avons souhaité une esthétique différente. Cela dit, il n'est pas question de pasticher LA LIGNE ROUGE ou LE SOLDAT RYAN (Steven SPIELBERG), mais simplement, quand on se retrouve en situation, de savoir où doit pointer la boussole.

**Ce tournage était une énorme entreprise. Qu'est-ce que vous avez craint le plus ?**

La météo. En cas de pluie, impossible de tourner, nous n'avions pas de décors couverts nous permettant de continuer le tournage. Nous avons été très chanceux d'avoir un mois de juin 2014 sans une goutte de pluie. Ce qui dans le Pas-de-Calais n'est pas évident ! La gestion de la figuration était également risquée. Le choix de tourner en France s'est avéré payant parce qu'il y a eu un surinvestissement des figurants qui nous a fait gagner un temps fou. Dernière crainte : la scène de l'attaque des Stukas qui a duré une semaine. C'est la première fois que je me retrouvais à devoir fabriquer une scène pendant aussi longtemps. Tout est décomposé, tout est long : recharger les impacts au sol, gérer le stress des chevaux... Cette semaine m'a épuisé. Même si je suis plutôt content du résultat...

**Le danger quand on fait un film d'époque est de filmer le décor plutôt que le personnage. Vous y pensez ?**

Oui. En premier lieu je travaille avec quelqu'un qui m'est très précieux, c'est le chef décorateur Jean-Michel Simonet. C'est une personne extrêmement rigoureuse et méticuleuse sur le sens et la signification de tel ou tel objet. Il a une philosophie du décor. Il est le gardien de la faisabilité et de la crédibilité. Je lui dis toujours : « Tu vas être déçu car on ne va pas montrer tout ce que tu as fait. » Mais j'ai toujours en tête ce que m'avait dit Michel Serrault sur UNE HIRONDELLE A FAIT LE PRINTEMPS : « C'est peut-être toi qui écris les dialogues, qui choisis les costumes et les décors, mais nous les acteurs nous interprétons ces dialogues, nous portons ces costumes et nous nous baladons dans ces décors. Si ce n'est pas juste, nous ne pourrions sauver la mise et nous-même être justes ». L'essentiel est donc cette osmose, afin que l'on ne voit plus que l'acteur. Mes films parlent de personnages, et non de routes. Je travaille « sur l'humain » puisque je raconte finalement l'histoire de mes parents. « L'humain » nous permet de rentrer dans le sujet. Ici, le sujet est l'exode en mai 1940 en France, mais finalement c'est un sujet universel et intemporel. Ceux qui vont sur les routes, qui doivent quitter les endroits où ils vivent pour des raisons climatiques, religieuses, politiques... sont hélas des sujets d'actualité. Cela dit, je n'ai pas cherché à faire des « clins d'œil » à cette actualité. EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT raconte le déplacement de population, comme on dit pudiquement. Pour moi, c'est un sujet éternel et universel.

# LES PERSONNAGES VUS PAR CHRISTIAN CARION



## HANS, LE RÉFUGIÉ ALLEMAND AUGUST DIEHL

Lors de mes recherches historiques, j'ai découvert qu'à partir de 1933, des centaines de milliers d'Allemands ont fui leur pays et beaucoup sont arrivés en France. J'ai appris également qu'ils n'ont pas été très bien traités. Dès la déclaration de guerre en septembre 1939, ils ont été mis dans des camps. À la défaite, on a donné la clé de ces camps aux Allemands qui les ont tout bonnement déportés.

L'exode avait commencé en Allemagne ! Le personnage de Hans

est celui d'un homme obligé de fuir et qui a trouvé refuge en France avant d'être rattrapé par le nazisme. Un personnage allemand dans le film permettait de porter un regard différent sur cette histoire. Cette sensibilité m'intéressait.



## PERCY, LE SOLDAT ÉCOSSAIS MATTHEW RHYS

J'ai imaginé le personnage écossais en mémoire de mon père. J'ai été élevé dans le culte des Britanniques. Mon père me racontait qu'enfant, pendant la guerre, il regardait passer les formations de bombardiers anglais qui volaient vers l'Allemagne, et le soir il les voyait revenir vers l'Angleterre. Il comptait les avions absents et, avec mon grand-père, ils assistaient à ce spectacle avec émotion en se disant : « ils sont morts pour nous ». Mon père adorait les Anglais

et disait toujours « Sans Churchill on ne serait pas là où on en est. C'est le seul à avoir dit non. » J'étais donc condamné à créer un personnage britannique haut en couleur, avec du panache. Quelqu'un qui ne plie jamais.



## PAUL, LE MAIRE OLIVIER GOURMET

Le personnage du maire est là encore en référence à mon père qui était très engagé politiquement.

Il était militant socialiste et paysan, ce qui est un contre-sens total. Pour lui, tout se jouait sur le terrain. Et mon grand-père maternel était maire de son village. Pour lui, la République était affaire de tous les jours. Il était obnubilé par l'idée de donner conscience aux gens de ce qu'est une République et un groupe qui vit selon des

règles. Du coup, au démarrage de l'évacuation, il a emmené la statue de Marianne. Il a même emporté la feutrine du bureau pour faire les délibérations municipales ! Tout le monde a bien ri. Mais quand il a sorti le buste de Marianne pour faire une réunion de conseil sur les routes, cela a rassuré ses administrés.



## SUZANNE, L'INSTITUTRICE ALICE ISAAZ

À l'époque, le pouvoir du maire s'appuyait beaucoup sur l'instituteur ou l'institutrice qui était aussi souvent le secrétaire de mairie. Ils étaient aussi des représentants de la République. Au fur et à mesure de l'exode, Suzanne va grandir et prendre en charge des choses qui sont beaucoup plus grandes qu'elle.



## MADO, LA PATRONNE DU BISTROT MATHILDE SEIGNER

Le bistrot est le seul endroit où les gens pouvaient avoir un peu de lien social. Dans mon enfance, j'ai connu des bistrotières : des personnages hauts en couleur. Il faut tenir face à ses clients qui ne sont pas là pour boire de l'eau. Surtout quand on est une femme. Il faut avoir un certain charisme. Dans le film, Mado gère le quotidien et le moral des troupes. Lorsque le village se lance sur les routes, elle emmène un gramophone. Elle veut garder avec elle le parfum d'avant.



## ROGER, L'AGRICULTEUR JACQUES BONAFFÉ

J'avais envie d'un personnage qui est toujours « contre ». Un vrai Français. Dans un village il y a toujours un « contre ». Mais finalement Roger se rallie au groupe : à un moment donné, il n'a pas le choix. Et la route va le faire changer dans la mesure où il n'est plus systématiquement « contre ».



## ALBERT LAURENT GERRA

Albert est directement issu du souvenir de ma mère qui avait un voisin avec une très bonne cave. Le jour où le village de ma mère est parti sur les routes, il était complètement saoul. Quand il a dessaoulé deux jours plus tard, en sortant dans sa cour, il a vu passer un side-car allemand dans lequel était installé un cochon pour le ravitaillement ! Il a alors dit à sa femme : « Ils sont déjà là, on reste ! » Pour lui, partir c'était mourir...



## ARRIFLEX, LE RÉALISATEUR ALLEMAND THOMAS SCHMAUSER

Ce personnage est né de mes recherches historiques. Il y a eu des mises en scène macabres par des cinéastes allemands de reconstitution de prises de villages. Arrivés après la bataille, ils prenaient des prisonniers, leur donnaient des armes à blanc et ensuite on leur demandait de recommencer toute l'action pour les actualités, pour la propagande.

# LA MUSIQUE DU FILM - ENNIO MORRICONE



Ma collaboration avec Ennio Morricone n'était pas du tout prévue. Je souhaitais travailler de nouveau avec Philippe Rombi. Laure Gardette, la monteuse, que je connais depuis vingt-cinq ans et avec qui je travaille désormais, a commencé à monter durant le tournage. Elle a donc eu besoin de musique très vite. Philippe Rombi a fourni le thème de la cornemuse, mais comme il travaillait en même temps sur le film d'animation ASTÉRIX, nous avons compris que cela allait être difficile pour lui d'être libre. Lors de l'écriture du film, j'avais beaucoup écouté les musiques d'Ennio Morricone. Pour s'amuser, nous avons monté sur les images la musique du film IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST, entre autres.

Cela fonctionnait et provoquait quelque chose de très fort. Eve Machuel, de l'équipe de production, m'a alors proposé de travailler avec Ennio Morricone. J'ai pensé que cela était totalement irréaliste. Pendant que j'étais à Lyon en train de monter le film, Eve Machuel, à Paris avançait de son côté sur ce projet. Et la production m'a appelé un jour pour me dire qu'un accord avec Ennio Morricone était sur le point de se conclure mais que le maestro souhaitait me rencontrer !

J'étais très excité et, en même temps, j'étais anxieux : comment collabore-t-on avec un tel homme ? Je suis allé à Rome en me disant que le projet allait capoter. Et me voilà dans un sublime appartement, qu'Ennio Morricone avait racheté à Sophia Loren, qui, elle-même, l'avait reçu en cadeau de son mari Carlo Ponti ! Ennio Morricone m'a expliqué sa manière de travailler : « Je reçois les réalisateurs qui me parlent de leur film, et pendant qu'ils écrivent le scénario, je compose puis j'enregistre avant le tournage et je livre la musique au réalisateur. Nous nous revoyons au montage et s'il faut adapter, on adapte. Et c'est terminé. »

Je lui ai alors dit que, un an auparavant, jamais je n'aurais imaginé lui demander de composer la musique de EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAÎT.

« Puisque vous êtes là, m'a-t-il dit, qu'avez-vous à me montrer ? » J'avais deux DVD : l'un comportait le montage du film avec les musiques témoins, dont beaucoup étaient des musiques d'Ennio Morricone, mais pas seulement. L'autre DVD était celui du montage sans musique.

Je lui ai proposé de visionner ce dernier mais le maestro préférait regarder celui avec les musiques sur les images. Il voulait connaître mes goûts. Nous nous sommes retrouvés dans une pièce où étaient installées quatre chaises, devant un pauvre poste de télévision : une pour sa femme, son agent, lui et moi. Je ne pouvais pas regarder le film à ses



côtés, je me suis donc assis à l'arrière. Le film a démarré. Première musique : celle de Hans Zimmer dans LA LIGNE ROUGE. « Qu'est-ce que cela ? Cela ne va pas du tout avec l'émotion ! » Et Ennio Morricone s'est lancé dans une tirade en italien que la traductrice n'a même pas traduit. Le film a continué, en français non sous-titré. Il n'a plus bronché. Au bout des deux heures de visionnage, Ennio Morricone s'est tourné vers moi et j'ai vu qu'il était ému. Il en était lui-même tout surpris. Il m'a dit : « Le film est très bien et la musique est très bien ! » J'ai alors répondu : « Si vous pensez que je vais racheter les droits du film IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST ou de LE BON LA BRUTE ET LE TRUAND, autant en rester là, j'ai un avion à prendre. » Il a ri et m'a entraîné dans son bureau. De son fouillis, Ennio Morricone a sorti un papier et m'a dit qu'avant notre rencontre, il avait reçu un synopsis en italien. « En le lisant, j'ai pensé à cela » m'a-t-il dit et il s'est mis au piano. Surpris, je lui ai demandé s'il allait jouer. Oui ! Je l'ai alors arrêté : « Je dois vous filmer, je dois revenir à Paris avec la musique ! » Il a réfléchi et m'a dit : « Personnel ? » J'ai répondu « Personnel ! » (Même si depuis, je l'ai montré à la terre entière). Le maestro s'est mis au piano. Dès les quatre premières notes, on sait qu'il s'agit d'une musique d'Ennio Morricone. C'était un thème majeur de la musique du film. Je n'avais aucun recul et je me demandais si c'était bien pour le film. Mais j'étais très ému.

Il m'a expliqué alors comment il allait décliner les thèmes et m'a dit : « On se retrouve le 12 janvier pour l'enregistrement. » J'ai insisté pour le revoir avant cette date, afin de décider où mettre de la musique. Nous nous sommes revus, nous avons parlé : « Vous savez, on en fait toujours trop. Même si c'est de moi, il faut savoir jeter. » J'ai trouvé cela incroyable ! Ennio Morricone a effectivement composé une heure de musique et on n'en a gardé que vingt minutes. Lors des vœux de bonne année, il m'a dit « J'ai pensé à un autre thème. Je n'ai pas le temps de vous le faire écouter. On commencera par cela à l'enregistrement le 12 janvier. » Le 12 janvier ! Le lendemain de la marche hommage aux victimes de l'attentat de Charlie Hebdo. Et donc après avoir marché à Lyon, je me suis retrouvé dans l'avion pour Rome en me disant : « À quoi ça sert tout ça ? ! » J'étais perdu. Le lendemain matin, Ennio Morricone m'a accueilli au studio d'enregistrement avec à la main le quotidien La Repubblica, avec, en première page, une photo de la place de la République. Nous sommes entrés dans le studio, il s'est mis au pupitre. Avec tous les musiciens, nous avons observé une minute de silence. À la fin de cette minute, il a tapé dans ses mains et tonné : « Cinéma ! » Comme s'il avait dit : « On ne va pas se laisser abattre ! ». Une énergie incroyable émanait de lui et cela venait d'un monsieur de 86 ans. Il a commencé par ce morceau de huit minutes, hypnotique, envoûtant, que j'ai

surnommé le « Boléro de Morricone » sans que je sache si nous allions pouvoir l'utiliser. Le soir-même on travaillait avec la monteuse pour savoir comment utiliser ce thème (que l'on a d'ailleurs retaillé un peu).

Sortant du choc collectif français, la semaine à Rome a été salvatrice et régénératrice. Plus tard, je suis retourné à Rome avec le film monté et sous-titré en italien. Je voulais que le maestro voie le film pleinement... et dans une version où j'avais beaucoup coupé. À la fin de la projection il s'est tourné vers Maria, sa femme, et lui a demandé ce qu'elle en pensait. Puis il s'est tourné vers moi et il m'a dit : « Pendant la première partie je me suis demandé pourquoi j'avais accepté de composer la musique de ce film. Et dans la seconde partie, j'ai compris. Dans la première moitié, tu as retiré beaucoup de musique et cela fonctionne : il n'y a pas besoin de ma musique. Dans la deuxième partie, je pense modestement que ma musique apporte quelque chose. Cela fait soixante ans que je fais ce métier et je sais que ma musique n'a d'intérêt que sur des films qui ont véritablement quelque chose à défendre. »

# LE CONTEXTE HISTORIQUE VU PAR OLIVIER WIEVIORKA

Le 10 mai 1940, la Wehrmacht, rompant avec quelques huit mois d'inaction, passait à l'offensive sur le front ouest. Bousculant les défenses belges et néerlandaises, perçant le front français, elle contraignait bientôt la France à déposer les armes. Apeurés, des millions de civils fuirent cette tornade qui annonçait de rudes lendemains. Hollandais et Belges ouvrirent la marche avant que huit millions de Français se jettent à leur tour sur les routes, nourrissant le flux intarissable de l'exode.

Inédit dans l'Histoire nationale, ce phénomène a suscité, et suscite encore des lectures contradictoires. Elles invitent, pour l'expliquer, à se situer au sommet de l'État comme au ras des routes.

Vu d'en haut, l'exode apparaît, d'abord et avant tout, comme le produit d'un effondrement militaire et politique. Certes, les astres n'annonçaient pas tant s'en faut, la débâcle. Lorsque le Royaume-Uni puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne hitlérienne, le 3 septembre 1939, les chefs se montrent confiants. L'armée française est alors considérée comme la première armée du monde, et les généraux fondent de grands espoirs sur la ligne Maginot, censée endiguer les premières vagues ennemies pour préparer, dans le calme, la mobilisation du pays. Hitler, pourtant, perturbe ce scénario en acceptant un plan d'une grande audace : ses forces attaqueront en Belgique et aux Pays-Bas, pour suggérer la réédition du plan appliqué en 1914 ; mais le principal effort se portera dans le secteur des Ardennes, mal défendu. Les généraux français foncèrent tête baissée dans le piège qui leur était tendu. Le général Gamelin lança imprudemment ses troupes en Belgique et aux Pays-Bas à la rencontre des forces allemandes ; une fois qu'elles furent bien avancées, Hitler lança l'assaut dans les Ardennes. Le 13 mai, les chars du Reich franchissaient la Meuse ; le 6 juin, les lignes françaises étaient enfoncées ; le 14 juin, Paris, déclarée ville ouverte, tombait. Et le 22 juin, la France signait dans la clairière de Rethondes l'armistice.

Ce soudain effondrement militaire provoqua, en parallèle, l'effondrement de l'État. Si le Président du conseil, Paul Reynaud, s'efforça de conserver son calme, il céda assez vite à la panique. Certes, il remania son équipe le 5 juin, faisant entrer un inconnu, Charles de Gaulle, comme sous-secrétaire d'État





à la Défense nationale ; mais dès le 10 juin, son gouvernement quitta subrepticement Paris pour les châteaux de la Loire, puis pour Bordeaux. Plus grave encore, les ministres se divisèrent : les uns, suivant Philippe Pétain, plaidaient pour un accord avec Adolf Hitler ; les autres, dont Charles de Gaulle, réclamaient que la France poursuive la lutte aux côtés de l'Angleterre. De guerre lasse, Paul Reynaud démissionna le 16 juin, laissant la place à Philippe Pétain qui, dès le 17 juin, entama les négociations avec le Reich ; elles se conclurent le 22 par la signature de l'armistice.

Mais ces décisions, prises d'un lointain Olympe, furent ignorées par les millions de civils qui fuyaient l'avance allemande.

Ce sont sur ces hommes et femmes que s'attache le film de Christian Carion qui, plutôt que de toiser les cimes, préfère contempler les abîmes et se mettre à la hauteur de ce peuple des routes.

Car les départs, loin d'être ordonnés par les pouvoirs publics, répondirent toujours à des choix individuels qu'informaient souvenirs et représentations. Les uns se remémoraient la terrible occupation qui avait frappé la Belgique et le Nord de la France de 1914 à 1918, expérience éprouvante qu'ils n'entendaient pas réitérer ; certains espéraient un sursaut militaire, sur la Seine, puis sur la Loire ; d'autres encore craignaient combats et bombardements. Quels qu'en fussent les motifs, la rumeur joua un rôle décisif qui explique que l'exode se soit propagé comme une épidémie. De fait, Belges et Hollandais ouvrirent le bal en mai, avant que les Français, en juin, ne les rejoignent.

Partir était loin d'être simple. Craignant de tout perdre, les exodiens prenaient leurs biens les plus précieux – cheptel ou bijoux. Le chemin était harassant. Les colonnes de réfugiés piétinaient et subissaient, à tout moment, le harcèlement de la Luftwaffe. Le ravitaillement était d'autant plus problématique que des fermiers ou des commerçants indéliçats tiraient profit de la situation : un œuf se vendait jusqu'à quatre francs ! Pillages et vols sévissaient. Et dans la panique, des enfants – peut-être 90 000 – furent séparés de leurs parents. Surtout, la masse des réfugiés, désemparée, allait à l'aventure. Les notables ayant souvent fui en premier, ils ne donnaient - et pour cause - aucun ordre ; et les services publics, des pompiers aux médecins, avaient disparu.

Ce climat d'abandon explique que les Français aient accueilli avec soulagement l'arrivée au pouvoir de Philippe Pétain et la conclusion de l'armistice. Sans que la question du retour n'ait été aussitôt résolue. Car le rapatriement ne fut pas une mince affaire. Les transports faisaient défaut ; et les Allemands n'entendaient pas autoriser tous les partants à revenir chez eux à commencer par les juifs. De fait, les retours s'étagèrent de la mi-juillet à la fin septembre 1940. Des milliers de Français préférèrent pourtant rester dans leur région d'accueil plutôt que de vivre sous la botte nazie. Ils firent alors souche, en Bretagne ou dans le Midi, quand ils n'optèrent pas pour de plus lointains horizons – l'Amérique par exemple.

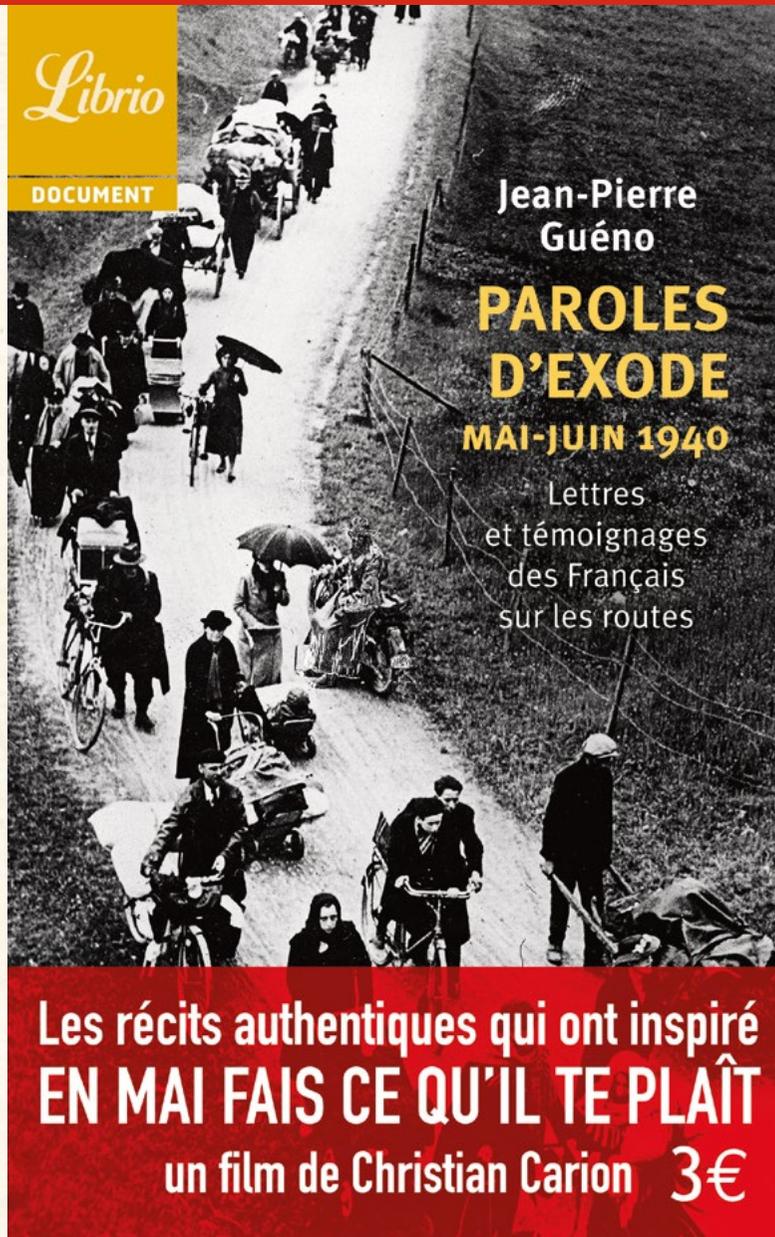
L'exode reste au total un phénomène paradoxal. Pour beaucoup, il fut une pénible épreuve mais il se colora, pour d'autres, du parfum de l'aventure et des premières amours. Il révéla souvent les réalités de la guerre et de ses affreux apprentissages, mais il signa parfois la découverte de la solidarité et d'autres horizons pour des Français qui ne s'étaient pas aventurés hors de leur village. Il obligea surtout les individus à choisir. Les uns se soumièrent à la fatalité de la défaite, confiant leur destinée à un vieux Maréchal ; d'autres au contraire refusèrent ces fausses évidences, et s'engagèrent, à des rythmes inégaux dans l'armée des ombres ou dans les forces françaises libres du général de Gaulle. À cette aune, l'expérience des routes fut, dans une large mesure, la matrice des itinéraires qui scandèrent les années noires, invitant les uns à plier, incitant les autres à relever la tête. Enfin, et peut-être surtout, l'exode refléta le total effondrement politique et militaire d'un pays jusqu'à lors tenu pour invincible, ce qui explique qu'il soit, aujourd'hui encore, le grand absent de la mémoire nationale ; il reste pourtant dans le souvenir de millions de Français une plaie qui saigne encore.

Olivier Wieviorka - Historien français, spécialiste de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

<b>10 JUILLET</b>	Les Chambres réunies à Vichy confient les pleins pouvoirs à Philippe Pétain.
<b>25 JUIN</b>	Entrée en vigueur de l'armistice.
<b>22 JUIN</b>	Conclusion de l'armistice.
<b>17 JUIN</b>	Pétain ordonne de cesser le combat.
<b>16 JUIN</b>	Démission de Paul Reynaud. Pétain le remplace.
<b>14 JUIN</b>	Les Allemands entrent dans Paris.
<b>13 JUIN</b>	Le gouvernement, réfugié dans les châteaux de la Loire, se divise sur la question de l'armistice.
<b>10 JUIN</b>	L'Italie déclare la guerre à la France. Le gouvernement quitte Paris.
<b>4 - 5 JUIN</b>	Début de l'exode massif des Parisiens.
<b>27 MAI</b>	Capitulation des armées belges.
<b>21 MAI</b>	Contre-offensive des alliés à Arras.
<b>18 MAI</b>	Entrée de Philippe Pétain au gouvernement. Prise de Cambrai.
<b>15 MAI</b>	Capitulation des armées néerlandaises.
<b>13 MAI</b>	La Wehrmacht franchit la Meuse.
<b>12 MAI</b>	Début de l'exode des Belges.
<b>10 MAI 1940</b>	Attaque allemande à l'ouest.
<b>3 SEPTEMBRE 1939</b>	Le Royaume-Uni puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne.



# RECUEIL DE TÉMOIGNAGES



En 2012, pour préparer son film, Christian Carion lance un appel à témoignages : il invite les habitants du Nord de la France à lui faire parvenir les récits, écrits ou oraux, des événements de leur exode. Les textes recueillis ont été confiés à Jean-Pierre Guéno, l'initiateur des premiers appels à témoignage qui donnèrent naissance à l'énorme succès de «Paroles de poilus». Il a choisi les plus parlants, compilés avec d'autres récits inédits issus de précédentes collectes ainsi que les textes de grands auteurs comme Jean Moulin et Antoine de Saint-Exupéry, qui survola les files de réfugiés.

Ce recueil inédit donne la parole à ceux qui vécurent cet épisode poignant de l'Histoire de France. Il est publié chez Librio (3€).

# LISTE ARTISTIQUE



<b>HANS (LE REFUGIÉ ALLEMAND)</b>	August DIEHL
<b>PAUL (LE MAIRE)</b>	Olivier GOURMET
<b>MADO (LA PATRONNE DU BISTROT)</b>	Mathilde SEIGNER
<b>SUZANNE (L'INSTITUTRICE)</b>	Alice ISAAZ
<b>PERCY (LE SOLDAT ÉCOSSAIS)</b>	Matthew RHYS
<b>ALBERT (UN VILLAGEOIS)</b>	Laurent GERRA
<b>MAX (LE FILS DE HANS)</b>	Joshio MARLON
<b>ARRIFLEX (LE RÉALISATEUR ALLEMAND)</b>	Thomas SCHMAUSER
<b>ROGER (L'AGRICULTEUR)</b>	Jacques BONNAFFÉ

# LISTE TECHNIQUE

RÉALISATEUR	Christian CARION
PRODUCTEURS	Christophe ROSSIGNON Philip BOËFFARD
SCÉNARIO	Christian CARION Laure IRRMANN Andrew BAMPFIELD
CO-PRODUCTEURS	Romain LE GRAND Patrick QUINET Jonathan BLUMENTAL
PRODUCTEUR ASSOCIÉ PRODUCTEURS EXÉCUTIFS	Eve FRANÇOIS-MACHUEL Stéphane RIGA Ennio MORRICONE
MUSIQUE ORIGINALE	Pierre COTTEREAU
IMAGE	Laure GARDETTE
MONTAGE	Thierry VERRIER
ASSISTANT RÉALISATEUR	Jean-Michel SIMONET
DÉCORS	Pascal JASMES
INGÉNIEUR DU SON	Thomas DESJONQUÈRES
MONTAGE SON	Florent LAVALLÉE
MIXAGE	Monic PARELLE
COSTUMES	Marie LECONTE-HENRIET
SCRIPTÉ	Susie FIGGIS
CASTING	Anne WALCHER Franziska AIGNER
DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION	Julien AZOULAY
SUPERVISEUR MUSICAL	Pascal MAYER
ATTACHÉ DE PRESSE	Dominique SEGALL

# PARTENAIRES

UNE CO-PRODUCTION

NORD-OUEST FILMS

PATHÉ

FRANCE 2 CINÉMA

APPALOOSA DISTRIBUTION

UNE HIRONDELLE PRODUCTIONS

AVEC LA PARTICIPATION DE

CANAL+

CINÉ+

FRANCE TÉLÉVISIONS

EN ASSOCIATION AVEC

SOFITVCINÉ 2

COFINOVA 11

PALATINE ÉTOILE 12

EN CO-PRODUCTION AVEC

ARTÉMIS PRODUCTIONS

EN ASSOCIATION AVEC

TAX SHELTER FILMS FUNDING

AVEC LE SOUTIEN DU

TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL

DE BELGIQUE

AVEC L'AIDE DE

PICTANOVO

AVEC LE SOUTIEN DE

LA RÉGION NORD-PAS-DE-CALAIS

EN PARTENARIAT AVEC LE

CENTRE NATIONAL DU CINÉMA

ET DE L'IMAGE ANIMÉE

DISTRIBUTION SALLES FRANCE

PATHÉ DISTRIBUTION

VENTES INTERNATIONALES

PATHÉ INTERNATIONAL

ÉDITION VIDÉO

PATHÉ DISTRIBUTION